

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 43

Artikel: Geneviève : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181990>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Geneviève.

VI

Melchior interrogea Geneviève sur les longs retards de Brœnnner; elle fit semblant d'en bien connaître la cause et d'être parfaitement tranquille.

Un jour, Geneviève était assise dans sa chambre; elle avait été longtemps à sa fenêtre à regarder si elle ne verrait pas arriver Brœnnner, mais elle n'aperçut rien. Elle voulut se procurer un plaisir, et ouvrit pour cela l'armoire, afin de contempler son trousseau, mais, ô ciel! tout y était sans dessus-dessous, comme si des sorcières y avaient passé. Elle porta involontairement la main sur son argent, mais... il était parti. Elle poussa un grand cri, et aussitôt, semblables à des traits de feu, ses souvenirs se mirent à traverser son âme : la fausse route que Brœnnner avait prise, le tremblement de sa main, la défense d'aller le reconduire, le long retard... Geneviève s'élançait déjà vers sa petite fenêtre pour se précipiter en bas, lorsqu'une main la saisit par derrière: c'était Melchior qui était accouru à son cri de détresse.

Geneviève tomba à genoux, en joignant les mains, et raconta tout à son frère. Melchior bondit de rage; il voulait partir et demander assistance à tous les tribunaux. Mais Geneviève tomba la face contre terre et lui raconta sa faute: Melchior se pencha alors aussi contre terre et pleura avec elle. Ils restèrent longtemps ainsi dans les bras l'un de l'autre, sans rien se dire, à s'embrasser en sanglotant. On eût presque dit qu'ils avaient honte de se regarder.

Ceux qui connaissent les hommes, et le caractère des paysans en particulier, apprécieront certainement la bonté de Melchior. Il n'adressa jamais à Geneviève le moindre reproche, et il chercha au contraire, tant qu'il le put, à relever son pauvre esprit si profondément abattu. La plupart des hommes se font payer leur compassion pour une infortune ou un faux pas, en semblant n'y trouver qu'une occasion d'exhaler leur *colère amicale*, et de faire de longues remontrances. Cela peut être bon pour les enfants, et pour les hommes qui ne comprennent pas ce qui leur arrive ou ce qu'ils ont fait; mais avec des gens, sentant la flèche qui leur perce la poitrine et qui reconnaissent leurs fautes, il est superflu, sinon même cruel, de retourner encore le fer dans la plaie, au lieu de le retirer aussitôt, avec douceur et charité.

Melchior délibéra alors avec Geneviève sur ce qu'ils avaient à faire; ils convinrent tout d'abord qu'il ne fallait pas de bruit, et qu'on devait tout mener à conclusion dans le plus grand mystère. Avec une résolution qui faisait de lui un tout autre homme, Melchior exigea de l'argent de sa femme, et quelques heures après il partait en voiture à la poursuite de Brœnnner. Geneviève voulait le suivre; il lui semblait qu'elle ne devait pas rester là à attendre et à pleurer. Mais Melchior la dissuada de la manière la plus affectueuse.

Les jours et les semaines se passaient dans les plus dououreuses inquiétudes. Celui qui aurait connu précédemment Geneviève eût été alors singulièrement épouvanté des changements survenus dans tout son être. Mais elle ne se laissait voir à personne, et vivait d'une existence sans volonté, qui n'était pas réellement une vie; elle buvait et mangeait, se couchait et se levait, mais tout cela sans le savoir et le vouloir, et en regardant fixement devant elle comme une véritable folle. Il lui était impossible de pleurer. Toutes ses pensées et toute son âme étaient presque comme frappées de mort, comme ensevelies vivantes. Elle entendait le monde s'agiter autour d'elle, elle comprenait cette agitation, mais quant à elle-même, elle ne se comprenait nullement.

Quand Melchior revint sans avoir découvert le moindre trace de Brœnnner, Geneviève l'écucha d'un air d'égarement qui déchirait le cœur, mais elle semblait préparée à tout. Geneviève continua à vivre ainsi dans sa douleur contenue, sans dire le mot. Seulement, quand elle apprit qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre Brœnnner, elle poussa les hauts cris : il lui semblait que des millions de langues allaient publier par le monde sa douleur et sa faute; et pourtant, — l'amour d'une femme va si loin, — elle pleurait davantage sur Brœnnner que sur elle-même.

Malgré tout ce qu'il avait déjà de triste, le sort de Geneviève n'était pas encore arrivé à son dernier point. Quand sa

belle-sœur apprit sa position, sa dureté de cœur ne connaît plus de bornes; elle poursuivit et maltraita Geneviève de toutes les façons.

Mais celle-ci endurait tout patiemment; elle se regardait comme destinée à porter une rude croix, et elle obéissait sans murmurer. Tout ce que son cœur renfermait d'amour et d'affection semblait lui donner une nouvelle force physique et morale, qui surpassait en renoncement toutes les violences possibles. Cependant, quand Geneviève entendit les reproches que sa belle-sœur faisait à Melchior, et comme elle maudissait le jour où elle était entrée dans une famille marquée d'une telle flétrissure, le cœur de la malheureuse saigna lamentablement. Elle, douce comme un ange, elle devait donc être la honte de sa famille! Tout le reste elle le supportait, mais être la cause du malheur et de la honte de son frère, c'était trop fort pour elle.

Malheureusement, le chemin de Geneviève était pour ainsi dire bordé d'une ligne compacte de méchants, enveloppés du manteau des plus noires passions; cela l'empêchait de reconnaître les bons, enveloppés dans leur noblesse de cœur, qu'il n'est pas si facile de pénétrer, parce que leur vertu paisible exige, et parce qu'eux-mêmes doivent attendre qu'on se donne la peine de les découvrir.

Un jour que Geneviève pleurait, assise près du feu, à la cuisine, Wendel entra et dit :

— Il ne faut pas vous tourmenter, je vous l'ai déjà dit dans le temps, il y a encore bien assez de gens de village qui sont braves et honnêtes, quand même ils ne savent pas faire les compliments.

Geneviève, étonnée de ces paroles, releva ses yeux pleins de larmes, mais elle ne répondit rien, et Wendel continua un moment après :

— Oui, regardez-moi bien, ce que je dis est aussi vrai que si le curé l'avait prononcé en chaire. Il s'approcha de Geneviève et lui prit la main, puis il continua : — Tenez, en deux mots comme en cent, je sais où vous en êtes, ce qui n'empêche pas que vous soyiez encore plus brave que cent autres, et, si vous dites oui, dans quinze jours ce sera notre noce, et votre enfant sera mon enfant.

Geneviève retira précipitamment sa main, et s'en couvrit les yeux, puis elle se leva et dit, la figure en feu : — Sais-tu donc aussi que je suis à la mendicité? tu ne savais pas cela, n'est-ce pas?

Wendel resta un moment interdit; la colère et la pitié se combattaient dans son cœur aussi bien que sur son visage; il rougit de ces paroles, pour Geneviève et pour lui-même, puis enfin il lui dit : — Oui, je sais tout, si tu étais encore riche, je ne t'aurais rien dit de toute ma vie; ma mère a un petit bien, je me suis épargné quelque argent, avec cela nous pouvons travailler et nous en tirer avec honneur.

Geneviève joignit les mains, leva les yeux au ciel et dit :

— Pardonner-moi Wendel, non, je n'ai pas pensé si mal; je ne suis pas si méchante, mais tout le monde me semble ainsi, pardonne-moi.

— Veux-tu dire oui! demanda Wendel.

Geneviève secoua négativement la tête, et Wendel frappa du pied la terre en s'écriant : — Mais pourquoi donc!

— Je ne peux parler longtemps, dit Geneviève en respirant péniblement, mais pardonne-moi, je ne peux pas; Dieu te récompensera sûrement de ton bon cœur, mais ne parlons plus jamais de cela.

Wendel sortit, et s'en alla de ce pas dire à Melchior qu'il quitterait son service à la St-Martin.

Enfin le plus pénible de ses malheurs fondit sur Geneviève. Le bourgmestre de l'endroit avait découvert sa position, et l'homme impitoyable donna carrière à son ancienne fureur, jusque-là contenue; il fit dire à Geneviève, par le garde-champêtre, qu'elle eût à quitter le village et à retourner dans son endroit natal, car sans cela, si son enfant naissait à Ergenzingen, il pourrait y réclamer un jour ses droits de commune.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.